

Cinéma de demain, nouvelles tendances **L'irrépressible charme de la retenue**

Dominique Pellerin

Le cinéma québécois des années 90
Numéro 216, novembre–décembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48640ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pellerin, D. (2001). Cinéma de demain, nouvelles tendances : l'irrépressible charme de la retenue. *Séquences*, (216), 26–26.



Laundry, de Junichi Mori

25^e Festival des films du monde | CINÉMAS DE DEMAIN NOUVELLES TENDANCES

L'irrépressible charme de la retenue

Chaque année, la section Cinéma de demain : nouvelles tendances du Festival des films du monde de Montréal suscite les attentes des cinéphiles en quête de découvertes, découvertes d'œuvres originales ou du moins singulières, découvertes de « nouveaux regards ». Bon an, mal an, ces derniers voient leur désir frustré, au hasard des aléas de la programmation et, bien sûr, de la production. Toujours fort hétéroclite et d'intérêt inégal, la sélection de films proposés dans cette section fait souvent la part belle aux exercices de style destinés à épater la galerie. Or, contrairement à la cuvée 2000, qui comptait de nombreux essais formels dépeignant de sombres paysages urbains, la cuvée 2001 comprenait fort peu de véritables expérimentations formelles (notons tout de même l'inquiétante étrangeté et l'esthétisme sonore de **Nomades (Nómadas)**, de l'Espagnol Gonzalo López-Gallego, une histoire d'amour totalement surréaliste et irréalisable entre des êtres désaxés, et le déconcertant premier court métrage de l'Australien Peter McDonald, *Harvey*, dans lequel certains poncifs du film d'horreur traditionnel sont utilisés afin de témoigner de façon plutôt perverse et originale des affres de la solitude).

En fait, la section Cinéma de demain 2001 du FFM brillait plus par son hétérogénéité que par sa qualité et, dans l'ensemble, s'est révélée plutôt décevante. Outre la banalité – tant scénaristique, discursive que formelle – de nombre des productions proposées (et le déplorable manque de vision de plusieurs d'entre elles), l'éclectisme des sujets abordés et surtout des genres ou factures préconisés soulevait la question de ce que l'on entend par « cinéma de demain ». Ainsi, outre le caractère prétendument choquant que suppose le sujet du documentaire des Américains Jacoby et Bishop **Rage – 20 Years of Punk Rock: West Coast Style** et l'âpreté des images que dévoile le *shockumentary* **Orozco, l'emballeur (Orozco el embalsamador)**, du Japonais Tsurisaki Kiyotaka, sur un visage inédit de la mort et de la violence en Colombie, reste que ces deux documentaires n'ont rien de véritablement novateur, ni dans le discours ni dans la forme. De même, aussi superbe soit **Miotte vu par Ruiz**, une œuvre où se confondent et s'éclairent les visions du célèbre cinéaste et du peintre, il n'en demeure pas moins que ce dernier film du réalisateur chilien ne révolutionne pas le langage du film sur l'art et détonne non seulement dans cette section où l'on comprend mal son inclusion mais dans la formidable programmation du FFM où

l'unicité de l'œuvre tend à passer inaperçue. Ultimement, au-delà d'un certain esthétisme ou du caractère choquant du sujet qu'elle aborde ou des images qu'elle dévoile, toute œuvre placée sous l'insigne « cinéma de demain » devrait supposer une nouvelle réflexion sur le médium mais aussi sur le monde.

Évidemment, peu importe le nombre d'œuvres inachevées, banales ou décevantes invariablement comprises dans cette section du FFM, reste qu'elle nous offre chaque année certaines des plus belles découvertes du festival, découvertes d'autant plus remarquables et précieuses qu'elles ne font généralement l'objet que d'une diffusion ultérieure réduite sinon inexistante, comme le somptueux **No Place to Go (Die Unberührbare)**, de l'Allemand Oskar Röhler, de l'année dernière, qui n'a bénéficié que d'une fort brève et discrète présentation au Goethe Institute. Cette année, les œuvres les plus abouties de la section arboraient une retenue et une subtilité qui contrastaient merveilleusement avec les sombres discours et la vacuité stylistique de la plupart des longs métrages présentés l'année dernière. Quatre œuvres, surtout, dont trois premiers films témoignant d'une singulière maîtrise, tant sur le plan scénaristique que sur ceux de la mise en scène et de la photographie, se détachaient du lot. D'une unique sobriété et empreintes d'une formidable sensibilité, toutes quatre reposaient sur une étonnante simplicité narrative, sur une économie de moyens, de personnages et de dialogues, et adoptaient un rythme d'une extrême lenteur. Outre **Laundry**, une délicate histoire d'amour et d'innocence entre deux êtres félés, qui révélait l'incroyable talent de scénariste du jeune cinéaste japonais Junichi Mori, et **L'Orphelin d'Anyang (An yang yin er)**, réalisé, écrit et monté par le Chinois Wang Chao, conte quasi muet et superbement composé sur la fatalité sociale de deux êtres esseulés, **La Mitraille de la paix (Tarkesh-ha-ye solh)**, de l'Iranien Ali Shah-Hatami, et **Ville éphémère (Efimeri poli)**, du Grec Giorgos Safiridis, deux films magnifiques, d'une incroyable puissance d'évocation, constituent certainement deux des œuvres les plus fortes que j'ai vues depuis longtemps, deux œuvres qui hanteront longtemps mon imaginaire. Deux films où la beauté et l'éloquence ineffables de la photographie, de même que l'irrépressible succession de plans quasi immobiles et silencieux, évoquent avec une rare subtilité l'âpreté de la guerre et les insaisissables méandres de l'errance. ❧

Dominique Pellerin